

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTREAL, 8 FÉVRIER 1890

LE REGIMENT

PROLOGUE

MARIÉE PAR ORDRE.—(Suite)

II

Il arrivait dans un hameau, s'installait dans un coin de campagne de façon à ne gêner personne et la hotte sur le dos partait pour ramasser dans les villages, les fermes, les châteaux, les casseroles à rétamé. Il revenait alors à sa voiture, chez lui, disait-il, et se mettait à la besogne, fondant les cuillers, rendant brillantes comme de l'argent les fourchettes de fer noirci par un long usage, réparant les batteries de cuisine, travaillant du matin au soir, chantant, bien portant, toujours gai.

Sa femme était morte depuis deux ou trois ans et c'avait été pour lui un gros chagrin. Heureusement, elle lui avait laissé une fille qui n'avait guère que quatre ans lorsque commence notre récit. Elle s'appelait d'un nom fort joli, ma foi : Marjolaine, mais qui n'a pas de représentant sur le calendrier. Pourquoi Marjolaine ?

Quelques jours après sa naissance, elle était née dans la petite voiture arrêtée ce jour-là au milieu d'un adorable paysage des bords de la Creuse, dans l'Indre, la mère s'était écriée, en tendant la petite à son mari qui rétamait :

—Eh ! l'homme, sens donc la petite, c'est drôle.

—Elle sent bon, tiens, fit Routard.

—Elle sent la marjolaine. C'est drôle, la pure marjolaine.

Et son joli nom vint de là. Marjolaine ne quittait pas son père. Partout où le conduisait son métier vagabond elle le suivait. Il l'adorait. Elle avait quatre ans, mais cette libre vie de plein air allait bien à sa nature sans doute, car elle était vigoureuse, grande comme une fillette de six ou sept ans, raisonnable déjà et sérieuse et entendue aux petits soins du ménage. Très jolie avec cela, les cheveux bruns, la peau brune, les cils et les sourcils très noirs et là-dessous des yeux bleus d'une exquise douceur.

Le père Routard, ce jour-là, avait travaillé depuis le matin auprès de sa fille. Il avait de l'ouvrage pressé. Il n'avait guère bougé de sa chaise, assis devant son fourneau et son tablier de cuir étalé sur sa poitrine et sur ses genoux. Le lendemain il fallait repartir.

Vers le soir Marjolaine alluma un poêle posé en plein air et plaça dessus une casserole où mijotait doucement le reste d'une soupe aux choux encombrée de pommes de terre, qui avait eu les honneurs du déjeuner du matin. Mais presque aussitôt, elle dit :

—Père, nous n'avons plus de bois

—Diable, je n'ai guère le temps d'aller faire une

bourrée de branches mortes. Pourtant, le charbon coûte cher.

—Veux-tu que j'y aille, père ?

—Tu te perdrais.

—Non, je ne m'éloignerai pas. J'ai remarqué, en venant, beaucoup de bois mort pas loin d'ici.

—Non, non, j'ai trop peur de te perdre.

—Eh bien, de temps en temps, tu m'appelleras de cette façon, je serai toujours près de toi.

—Comme ça, je veux bien. Mais tu sais, trois ou quatre branches seulement, de quoi faire fricoter la soupe.

Marjolaine avait retroussé ses jupes, laissant voir le bas de sa jambe fine et nerveuse comme celle d'une chèvre. Elle avait une capeline de laine sur la tête et autour du cou. Du reste, habituée à toutes les intempéries elle n'avait pas froid. Elle partit en courant et pénétra sous bois. De temps en temps, le père Routard criait :

—He ! Marjolaine !

Elle répondait, en riant aux éclats :

—Coucou !

Marjolaine assista ainsi à toute la scène. Elle vit et entendit tout. La querelle des deux hommes, la colère de l'un, les supplications de l'autre, le duel et l'enfant abandonné, et le départ de Julien se traînant jusqu'à la rivière. Elle eut bien peur, la pauvre, et plus d'une fois elle eut envie de s'enfuir. Je ne sais quelle curiosité la retint. Il y avait là cet enfant au maillot qui l'attirait, qui la forçait de rester quand même.

Lorsque Julien partit, en se traînant, pour aller jusqu'à la rivière, elle se leva, sortit de sa cachette, le suivit. Elle parvint au Cosson juste à temps pour assister au dénouement de ce drame et pour voir rouler Julien dans les flots. Elle cria :

—Au secours ! Un homme se noie.

Mais que pouvait son cri dans cette solitude ? A genoux, près du bord, elle guetta longtemps la rivière, aussi loin qu'elle pouvait voir, espérant toujours que le noyé se sauverait. Mais rien n'apparut.

La nuit s'était épaissie. La neige tombait dru. Elle regagna l'allée et reprit le chemin du carrefour.

Mais l'enfant ? Il y a de la maternité chez toutes les fillettes, si jeunes qu'elles soient. Et celle-là, nous l'avons dit, était au-dessus de son âge. Elle pénétra de nouveau dans le bois. Elle n'a point de peine à retrouver le bébé. Le manteau est couvert de neige. Quelques secondes de plus et c'en était fait. L'enfant ne se plaint plus. Le froid, malgré la fourrure, a pénétré jusqu'à lui et l'a engourdi. Elle prend le petit, laisse le manteau. C'eût été un fardeau trop lourd et trop encombrant surtout, pour ses bras. Et quand elle sent, contre son cœur qui bat bien fort, ce bébé pas si grand, à coup sûr, que les poupées de petites filles riches, elle se met à courir dans la neige, dans les bruyères, très rouge, très fière, très émue.

Le père Routard l'aperçoit au loin, dans l'avenue. Il commençait à être inquiet, le brave homme. Par deux fois il avait crié de sa voix la plus retentissante :

—Marjolaine ! Hé ! Marjolaine !

Et personne n'avait répondu : "Coucou !" Elle fut près de lui presque aussitôt. Quand il la vit, quand il reconnut ce qu'elle avait dans ses bras, tout essouffée de sa course et fatiguée de son fardeau, il se leva, effaré, lâchant ses cuillers et ses fourchettes. Marjolaine disait, dans sa fièvre :

—Papa, oh ! papa, vois donc !

—Qu'est-ce que c'est ?

—Un enfant !

—Vivant ! Un vrai ? Pas

un poulard ?

—Un vrai, papa. Tout à l'heure, il pleurait. Maintenant il dort. Regarde comme il est gentil.

—Où as-tu trouvé ça ?

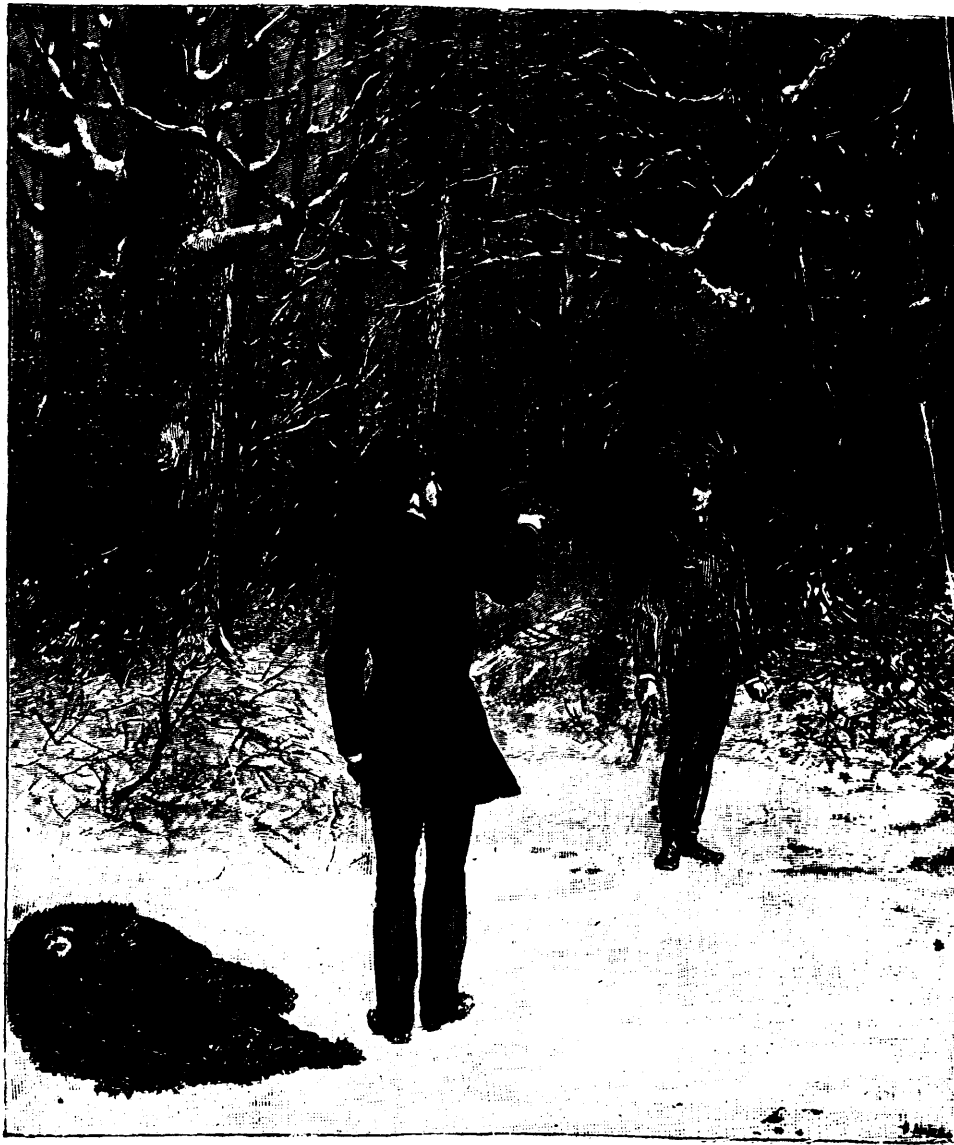
—Dans la forêt.

Le père Routard resta un moment silencieux, puis soudain il se cogna le crâne d'un coup de poing suffisant pour assommer un homme ayant la tête moins dure.

—Je ne comprends rien du tout, dit-il. Je t'en-voie chercher du bois mort et tu me rapportes un gosse. Et pas de bois mort ! Explique-toi, voyons.

—Oh ! papa, attends, il doit être gelé. Regarde, ses grosses joues sont violettes. Laisse-moi le mettre dans mon lit, sous l'édredon.

Et sans attendre la réponse elle grimpa dans la voiture. Presque aussitôt elle en ressortit et gravement :



Julien leva lentement son armé.—Voir page 2, col. 2

Bientôt rassuré, le père Routard ne se préoccupa plus que de sa besogne, soufflant son charbon, activant et écumanant l'étain fondu et parfois, regardant le ciel.

—Il va encore tomber une couche de neige, cette nuit.

Sous bois, peu à peu, Marjolaine s'était éloignée dans la direction de la rivière. Si son père avait crié, elle n'eût pas entendu. Mais elle ne craignait pas de se perdre. L'allée était à cent mètres du bois où elle cherchait ses branches, et cette allée conduisait droit au carrefour du parc où travaillait son père. Tout à coup elle aperçut, venant vers elle, un homme qui paraissait se dissimuler et qui ne la voyait pas. Elle eut peur et se cacha dans un buisson broussaillieux de houx verts et d'épines, se faisant toute petite. L'homme c'était Julien Rémondet.